DEUXIÈME ANNÉE
N° 3



16 PAGES

TINTIN

CHAQUE JEUDI

16 JANVIER 1947

4,00 FRS

HERGÉ

Silencieusement, Tintin se dirige vers le "Pachacamac"...
Y découvrira-t-il Monsieur Tournesol?... (Voir pp. 8-9)

TINTIN vous parle

Quelques garçons, l'autre jeudi, jouaient dans la rue. L'un d'eux galopait ventre à terre pour éviter d'être rejoint par un camarade qui le talonnait; les autres poussaient des hurlements de Sioux.

Brusquement, le fuyard vint donner de la tête, avec une grande violence, contre une dame qui passait.

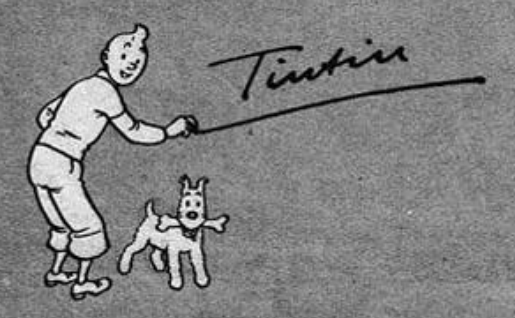
Qu'auriez-vous fait à la place du turbulent ? Vous excuser, naturellement !

Lui chancela, se rattrapa, et, sans souci de la commotion que venait de subir sa victime, cria un mot que je m'abstiendrai de reproduire. Quant à ses compagnons, ils éclatèrent de rire.

Une telle conduite dénote non seulement une éducation plus qu'insuffisante, elle est aussi le signe d'un manque complet d'empire sur soi-même et vraisemblablement, d'une grande grossièreté de sentiment.

Cela n'est-il pas déplorable ?

Bonne poignée de mains.





Comment allez-vous, les amis ?

Oui, c'est moi, TINTIN, qui dorénavant vous parlerai, chaque jeudi, de votre club. Je tiens malgré mes multiples occupations, à prendre en mains personnellement la direction de notre grande famille. Car elle sera grande, très grande, n'est-ce pas ? Et après tout ne porte-t-elle pas mon nom ?

Si vous saviez quelle joie j'ai eu à dépouiller votre abondant courrier ! Rien ne me fait tant de plaisir que de lire ce que m'écrivent de vrais amis.

Mais ne perdons pas de temps en vains bavardages. Le temps passe et la place nous est mesurée.

Je répondrai en tout premier lieu à une remarque — que je trouve d'ailleurs admissible — de Guy V. qui estime que le droit d'inscription paraît élevé. Guy V. est un jeune étudiant dont la bourse est modeste et sa sincérité n'en a que plus de prix. Ne perdez pas de vue, les amis, que cette inscription est **gratuite pour les abonnés** — et qu'ils sont nombreux. De plus l'organisation d'un club comme le nôtre, — nous le voulons le plus beau, le plus nombreux, le plus intéressant possible — entraîne des frais considérables. Sachez en outre que la qualité de membre donnera droit à de multiples avantages parmi lesquels des réductions sur les prix de certains spectacles ou manifestations (cirque, théâtre, cinéma, baptême de l'air, expositions, etc., etc.)

Enfin, chaque membre du Club recevra **gratuitement** une magnifique « carte d'affiliation » en couleurs.

De nombreux lecteurs de TINTIN qui habitent la province s'inquiètent de ce qu'il faille réunir vingt membres pour fonder un club. « Jamais je ne pourrai atteindre ce nombre, m'écrivent-ils, je n'ai que quatre ou cinq amis de mon âge dans mon petit village! »

ATTENTION ! Je crains qu'il n'y ait ici un petit malentendu.

Lorsque, en principe, un club local devra réunir 20 membres, je ne veux pas dire qu'il soit exclus de s'inscrire tout d'abord individuellement comme membre de TINTIN. Au contraire! Des membres de la même localité peuvent fort bien ne fonder un club local qu'après leur inscription individuelle. L'insigne leur servira d'ailleurs de point de ralliement. Le tout est de constituer un noyau actif dont l'IDEAL TENDRA A ATTEINDRE 20 UNITES. N'est-il pas vrai que plus on est nombreux, plus on s'amuse ? D'ailleurs il y a là un petit effort à fournir et je sais que chacun de vous en est capable. Je suis sûr qu'avant peu IL Y AURA UN CLUB TINTIN DANS CHAQUE COMMUNE DE BELGIQUE, ET QUE CHACUN DE CES CLUBS COMPORTERA BIENTOT 20 MEMBRES ET MEME DAVANTAGE. Il suffit pour cela que nous y mettions tous un peu de bonne volonté. Pas vrai ?

Deux précisions pour finir.

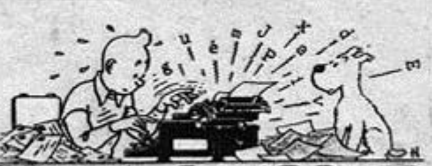
Pierre S. me demande si le président d'un club local peut être également chef d'une section ?

REPONSE : Bien sûr, Pierre, aucun règlement ne s'y oppose.

Roland Van L. désirerait connaître les prescriptions du CODE D'HONNEUR. Ces prescriptions paraîtront à cette place dans TINTIN très prochainement.

Allez-y les amis ! J'attends l'avalanche de vos lettres de pied ferme. Bonne poignée de main à vous tous.

TINTIN.



MON COURRIER

P. HENROTTE, Tournai. — Nous espérons publier très prochainement une chronique philatélique. Bonne poignée de mains.

RAYMOND CEUPPENS, Bruxelles.— Merci pour tes félicitations. L'histoire de Corentin Feldoë est imaginaire, mais elle n'en est pas moins intéressante pour cela !

MARCEL DEBARRE, Bruxelles. — Nous espérons te donner bientôt l'occasion de faire la connaissance de Milou.

MONIQUE GOFFAUX et PAULETTE LANNAUD. — Vos félicitations nous vont droit au cœur.

B. DUPRIEZ, Liége. — Nous avons retenu ton intéressante suggestion; nous l'examinerons. Quant aux différentes questions que tu nous poses nous préférons ne pas y répondre afin de te conserver le plaisir de la surprise.

P. RYCKMANS, Uccle. — L'album « TINTIN EN RUSSIE » est actuellement épuisé. Il est possible qu'on le réédite prochainement. Très bien, tes dessins, mais il te faut encore travailler.

R. FREGNIEUX, Charleroi. — Ton idée n'est pas mauvaise, nous l'avons transmise à M. Tournesol qui te répondra dans l'une de ses prochaines chroniques.

SAUTERELLE TIMIDE, Schaerbeek. — Quel bel enthousiasme est le tien ! Merci et cordiale poignée de mains.

LUCIEN DE LAET, Bruxelles. — Ton petit problème nous a bien amusé. Un joyeux bonjour de Milou.

COLETTE DE SCHAETEN, Bruxelles. — Ta suggestion n'a pas pu être retenue momentanément. Songe qu'il faut compter avec les demandes de TOUS nos lecteurs.

PIERRE VAN DER GHINSTE, Courtrai. — Nous tâcherons de te donner prochainement une biographie détaillée de Christophe Colomb.

STEPHAN JANSSENS. — Ta gentille lettre nous a fait plaisir. Merci pour la photo; elle est magnifique. Nous la rangeons précieusement dans nos archives.

GUY CAILLEUX, Quiévrain. — Oui, ta lettre nous a fait plaisir. Ecris-nous souvent.

— ★ —

Tout mon courrier doit porter l'adresse : TINTIN-Bruxelles.

Spécifier s'il y a lieu : Capitaine Haddock ou Major Wings. Mais bien mentionner en premier lieu : « TINTIN ».



ATTENTION !

Le Cirque Royal attend tous les amis de Tintin le jeudi 23 janvier à 15 h. Qu'ils s'adressent dès à présent à la location du Cirque Royal (tél. : 17.25.52) pour retenir leurs places ! La location fonctionne de 11 à 19 h.

Les amis de Tintin bénéficieront d'une réduction de 50 % sur les prix d'entrée.

Après le merveilleux programme du jour, il sera réservé à nos amis une surprise sensationnelle !

Et n'oublions pas la date : **jeudi 23 janvier 1947** à 15 h.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

(Texte et dessins de Paul CUVELIER.)















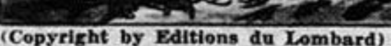












(A suivre.)



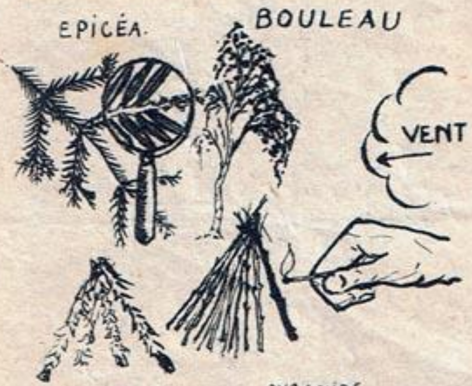
Mon Cher Caméléon,

JAMAIS je ne pourrai répondre à toutes les lettres que l'on m'adresse. Ne voilà-t-il pas Belette Souriante qui m'écrit qu'avant de donner la recette pour faire du feu suivant la mode indienne, je ferais mieux de lui indiquer la façon de réussir un feu... avec des allumettes ! Mon correspondant ajoute, — et c'est tout à son honneur — qu'il méprise les V. P. auxquels il faut un soleil éclatant, deux journaux, une boîte d'allumettes toute entière et du bois sec pour créer un feu « potable ».

Eh bien, je vais te faire part de ce que l'expérience m'a enseigné à ce sujet.

Tout d'abord, distinguons bien les deux phases : celle de l'allumage et celle de l'entretien.

Point n'est besoin de papier. Tu trouveras ce qu'il te faut n'importe où. Si le temps est sec, des brindilles de hêtre, de noisetier, d'aulne, de frêne ou de bouleau, des genêts ou de la bruyère, disposés en pyramide, s'enflammeront dès que tu y mettras l'allumette. Tu n'as qu'à les choisir très minces, et au besoin, en faire sauter l'écorce. Par dessus cette première pyramide, tu déposeras une branchette d'un diamètre plus respectable. Regarde le croquis ci-dessous et tu comprendras tout de suite comment il faut t'y prendre. Mais fais attention à la direction du vent !



Suppose maintenant qu'il fasse humide, qu'il ait plu le jour précédent ! Tu me diras qu'il n'est pas possible de trouver du bois sec si ce n'est dans la cave de ta maison. Pourtant, si tu as l'esprit observateur, tu t'aviseras que les branches mortes, encore fixées à l'arbre, ne sont pas atteintes par l'humidité : si tu les débarrasses de leur écorce, elles feront très bien l'affaire. Ne vas surtout pas prendre du saule ou du sureau qui sont bois spongieux, mais du bouleau qui est sans contredit le meilleur bois d'allumage, du hêtre, du frêne, du noisetier ou n'importe quelle espèce de résineux.

La situation est plus délicate en cas d'averses persistantes : il faut alors recourir aux trucs raffinés. Je t'en indique trois ci-après : Si tu trouves un bouleau à proximité (abattu, bien entendu) prélève-lui une bande d'écorce. Après l'avoir déchirée en minces lanières, roule cette écorce en pelote, enflamme-la avec une allumette et place-la sous une pyramide conçue d'après le croquis ci-dessus. La pyramide elle-même doit être érigée avec les branches les moins mouillées et, si possible, écorcées sur la face tournée vers le feu. Au besoin tu abriteras le tout sous un toit de fougères et de feuilles !

Si tu n'as pas de bouleau, dirige-toi vers l'épicéa le plus proche et enlève-lui les brindilles mortes qui pendent au bout de ses branches, frotte-les entre tes paumes de tes mains; l'écorce, qui est imperméable, s'enflammera facilement. Avec les brindilles écorcées, tu construis une pyramide qui flambera très rapidement.

Un dernier truc pour finir : épluche quelques branchettes de la manière indiquée par le croquis (Allume-feu). Munis-toi de branches d'épicéa, de pin ou de bouleau, et mets le feu aux « épluchures »...

J'espère qu'avec toutes ces recettes il te faudra un véritable déluge pour rater ton feu !...

Cordialement,

Bison serviable.







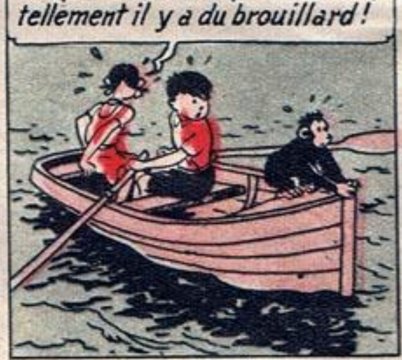
















ANDRE BLAIRON, de Bruxelles, me demande « à quoi sert la corde qui pend sous la cage des ascenseurs ». Ne voilà-t-il pas l'occasion de vous expliquer à tous comment fonctionne cet appareil ?

Vous avez pu voir couramment deux sortes d'ascenseurs : ceux qui sont suspendus à des câbles, et ceux en dessous desquels on voit un gros tube d'acier, s'enfonçant dans le sol; ces derniers sont les plus anciens. De toutes façons, l'ascenseur se compose d'une espèce de cage montant et descendant entre deux rails verticaux qui le guident, et l'empêchent de tourner ou de balancer.

Certains sont poussés du dessous, par un tube faisant partie d'une formidable pompe à liquide; c'est pourquoi on les appelle « hydrauliques ». Je vous propose une petite expérience pour vous faire comprendre le fonctionnement de cette machine.

Prenez une pompe à vélo, que vous tiendrez verticalement, avec le raccord en bas. Placez le bout du raccord dans votre bouche (s'il est bien propre), et soufflez fort. Que se passe-t-il ? La poignée monte... comme l'ascenseur.

Avec cette différence que dans l'ascenseur, c'est une pompe électrique qui envoie un liquide dans le corps de la grosse pompe soutenant la cage.

Au contraire, les ascenseurs modernes possèdent, tout en haut de la maison où ils sont placés, une espèce de grue, mue par un puissant moteur électrique et dont les câbles soulèvent la cage. Pour soulager le moteur, il y a des contrepoids équilibrant exactement le poids de la cage vide, de manière

DU MYSTÈRE
...Jo, Zette et Jocko



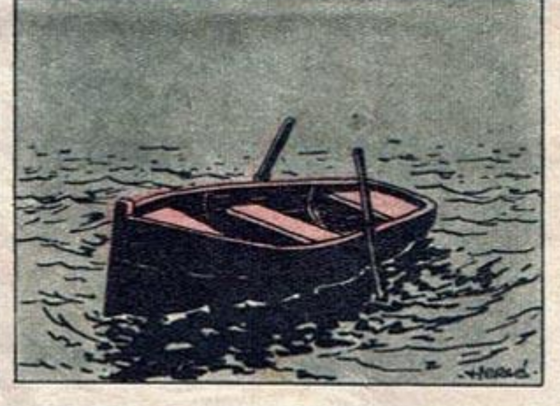






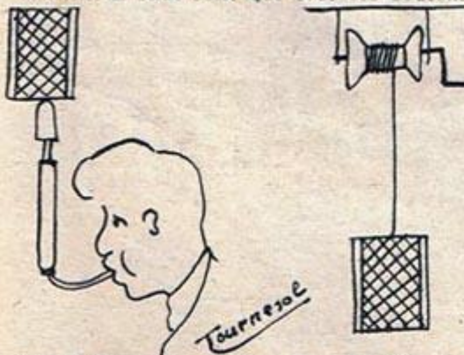






que le moteur n'aie plus à soulever que la charge humaine.

André a remarqué qu'on commande l'ascenseur de l'intérieur, par une série de boutons. Il faut donc que tous ces boutons



soient reliés au moteur par une série de fils électriques. Eh bien, ce sont tous ces fils, qui, réunis dans une gaine souple, pendent au dessous de l'ascenseur.

J'en profite pour vous signaler que les ascenseurs sont des véhicules très dangereux dès que l'on commet la moindre imprudence. Voici deux étourderies, qui, chaque année, causent de très nombreux accidents :

En attendant un ascenseur, on passe la tête, la main ou un objet quelconque derrière les grilles du puits : la cage arrive au moment où l'on s'y attend le moins et... fauche tout ce qui se trouve sur son chemin.

Etant dans l'ascenseur en marche, on passe un doigt ou un objet à travers la grille; celui-ci est arraché au passage des planchers correspondant aux étages.

Ainsi donc, mes amis, faites bien attention !...

Et maintenant, à vos « mécanos » ! Vous pouvez réaliser avec ce jeu magnifique d'excellents ascenseurs. Quand j'étais enfant, j'en ai confectionné un qui montait mes livres et mes cahiers au troisième étage où se trouvait ma chambre...

T. Tournesol



On ne dira jamais assez les méfaits de l'argent. Le sport en a subi une déformation dont on veut croire qu'elle n'est pas encore irrémédiable.

Combien de fois n'a-t-on pas lu dans les journaux, des phrases de ce genre :

« Jamais championnat de football ne s'est disputé avec pareil acharnement et les perspectives de montées et de descentes ont, semble-t-il, fait perdre tout bon sens, sinon tout fair-play, non seulement à certains joueurs mais aussi à bon nombre de supporters.»

Et le rédacteur de préciser :

« A l'issue des matches, des batailles rangées ont éclaté entre sportifs trop excités. »

Chaque semaine le bulletin de l'Union Belge publie une pleine charretée de joueurs suspendus, de matches qui se disputeront à bureaux fermés, et de dirigeants rappelés à l'ordre !

Dans toute cette bagarre, les arbitres ont vraiment bonne mine et bientôt ceux qui ont pour mission d'officier sur un terrain de football, rédigeront leur testament avant de prendre leur sifflet ! A moins qu'ils évoluent dans un tank Sherman du dernier modèle ! Tout de même... Comment veut-on, raisonnablement, que les choses tournent rond ?

L'enjeu des championnats — une coupe symbolique — est devenu tout simplement un veau d'or pour lequel joueurs et spectateurs bataillent avec une âpreté infernale.

Si c'est celà, le sport !

* * *

Aurons-nous des « Six jours » cette année ?

Longtemps, il a semblé, que la guerre leur eut porté un coup mortel, et l'on paraissait décidé à imiter l'exemple d'une fédération étrangère qui, depuis 1936, les a purement et simplement interdits.

L'an dernier, Paris fit un timide essai.

Les organisateurs y gagnèrent une petite fortune, tant l'engouement du public fut grand, pour ce spectacle périmé.

Anvers les annonce à grand fracas pour la période bien indiquée du Carnaval. Mais Bruxelles hésiterait

Les noctambules qui adorent vivre des nuits agitées dans l'atmosphère si spéciale des « six days » et les provinciaux qui les considèrent comme un prétexte pour un petit voyage dans la capitale ou la métropole, attendent avec impatience la décision bruxelloise.

* * *

A propos de Tours...

Les dirigeants du sport cycliste international se sont réunis en Suisse. Ils y ont élaboré le calendrier pour 1947.

Sont prévus : un Tour de France (peut-être un second) un Tour d'Espagne, un Tour d'Italie, un Tour de Suisse, un Tour de Catalogne, un Tour de Belgique et un Tour de Luxembourg

A votre bonne santé !...

P. B.

Van Gysegem. — Le Daring a une section de hockey.

Adelin V. G. — La piste de Rocour est une piste en cendrée macadamisée. Elle n'est pas suffisamment relevée pour y faire du demi-fond derrière grosses motos.

Josée L. — Il n'y a pas de records officiels pour le cyclisme féminin. Les records annoncés sont officieux.

Benoit Gérard. — Il existe un club de Rugby à Bruxelles.



(Suite.)

RESUME. — Les Marsiens dévastent systématiquement les environs de Londres. Ils sont montés sur des tripodes et armés d'un Rayon Ardent. Après avoir décrit l'atmosphère de Londres, où vit son frère, le narrateur parle de combats gigantesques qui dans le Surrey, mettent aux prises Anglais et Marsiens. Ceux-ci font usage d'une effroyable fumée asphyxiante.

LES Marsiens, cette nuit-là, semblaient ménager le Rayon Ardent, soit qu'ils n'eussent qu'une provision limitée de matière nécessaire à sa fabrication, soit qu'ils aient voulu ne pas détruire entièrement le pays, mais seulement terrifier et anéantir l'opposition qu'ils avaient soulevée. Ils obtinrent assurément ce dernier résultat. La nuit de dimanche fut la fin de toute résistance organisée contre leurs mouvements. Après cela, aucune troupe d'hommes n'osa les affronter, si désespérée eût été l'entreprise.

Même les équipages des torpilleurs et des cuirassés, qui avaient remonté la Tamise avec leurs canons à tir rapide, refusèrent de s'arrêter, se mutinèrent et regagnèrent la mer. La seule opération offensive que les hommes aient tentée cette nuit-là fut la préparation de mines et de fosses, avec une énergie frénétique et spasmodique.

Peut-on s'imaginer le sort de ces batteries d'Esher épiant anxieusement le crépuscule ? Aucun des hommes qui les servaient ne survécut. On se représente les dispositions réglementaires, les officiers alertes et attentifs, les pièces prêtes, les munitions empilées à portée, les avant-trains attelés, les groupes de spectateurs civils observant la manœuvre d'aussi près qu'il leur était permis, tout cela, dans la grande tranquillité du soir; plus loin, les ambulances, avec les blessés et les brûlés de Weybridge; enfin la sourde détonation du tube des Marsiens, et le bizarre projectile tourbillonnant par-dessus les arbres et les maisons, et s'écrasant au milieu des champs environnants.

On peut se représenter, aussi, le soudain redoublement d'attention, les volutes et les replis épais de ces ténèbres qui s'avançaient contre le sol, s'élevaient vers le ciel et faisaient du crépuscule une obscurité palpable; cet étrange et horrible antagoniste enveloppant ses victimes; les hommes et les chevaux à peine distincts, courant et fuyant, criant et hennissant, tombant à terre; les hurlements de terreur; les canons soudain abandonnés; les hommes suffoquant et se tordant sur le sol, et la rapide dégringolade du cône opaque de fumée. Puis, l'obscurité sombre et impénétrable — rien qu'une masse silencieuse de vapeur compacte cachant ses morts.

Un peu avant l'aube, la vapeur noire se répandit dans les rues de Richmond, et, en un dernier effort, le gouvernement, affolé et désorganisé, prévenait la population de Londres de la nécessité de fuir.

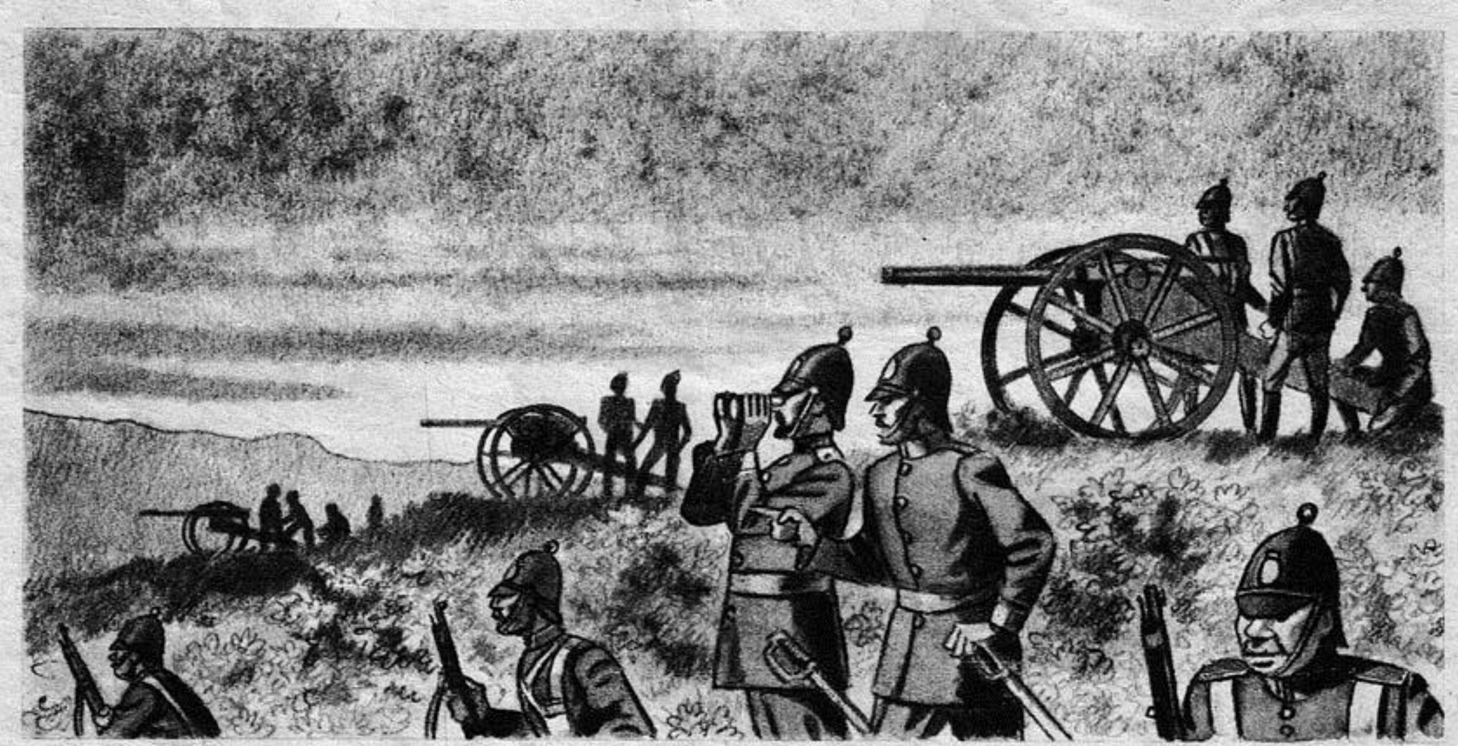
XVI

LA PANIQUE

Ainsi s'explique l'affolement qui, comme une vague mugissante, passa sur la plus grande cité du monde, à l'aube du lundi matin — les flots de gens fuyant, grossissant peu à peu comme un torrent et venant se heurter, en un tumulte bouillonnant, autour des grandes gares, s'encaissant sur les bords de la Tamise, en une lutte épouvantable pour trouver place sur les bateaux, et s'échappant par toutes les voies, vers le Nord et vers l'Est. A dix heures la police était en désarroi, et aux environs de midi, les administrations de chemins de fer, complètement bouleversées, perdirent tout pouvoir et toute efficacité, leur organisation compliquée sombrant dans le soudain écroulement du corps social.

Les lignes au nord de la Tamise, et le réseau du Sud-Est, à Carnon-Street, avaient été prévenus dès minuit et les trains s'emplissaient. La foule à deux heures, luttait sauvagement, pour trouver place même debout dans les wagons. Vers trois heures, à la gare de Bishopsgate, des gens furent renversés piétinés et écrasés; à plus de deux cents mètres des stations de Liverpool Street, des coups de revolvers furent tirés, des gens furent poignardés et les policemen qui avaient été envoyés pour maintenir l'ordre, épuisés et exaspérés, cassèrent la tête de ceux qu'ils devaient protéger.

A mesure que la journée s'avançait, que les mécaniciens et les chauffeurs refusaient de revenir à Londres, la poussée de la foule entraîna les gens, en une multitude sans cesse croissante, loin des gares, au long des grandes routes qui mènent au nord. Vers midi, on avait aperçu un Marsien à Barnes, et un nuage de vapeur noire qui s'affaissait lentement, suivait le cours de la Tamise et envahissait les prairies de Lambeth, coupant toute retraite par les ponts, dans sa marche lente. Un autre nuage passa sur Ealing et un petit groupe de fuyards



Peut-on s'imaginer le sort de ces batteries d'Esher épiant anxieusement le crépuscule?

se trouva cerné sur Castle-Hill, hors d'atteinte de la vapeur suffocante, mais incapable de s'échapper.

Après une lutte inutile pour trouver place, à Chalk Farmer, dans un train du Nord-Ouest — les locomotives, ayant leurs provisions de charbon à la gare des marchandises, labouraient la foule hurlante et une douzaine d'hommes robustes avaient toutes les peines du monde à empêcher cette foule d'écraser le mécanicien contre son fourneau — mon frère déboucha dans Chalk Farm Road, s'avança à travers une multitude précipitée de véhicules et eut le bonheur de se trouver au premier rang lors du pillage d'un magasin de cycles. Le pneu de devant de la machine dont il s'empara fut percé en passant à travers la glace brisée; néanmoins il put s'enfuir, sans autre dommage qu'une coupure au poignet. La montée de Haverstock Hill était impraticable à cause de plusieurs chevaux et véhicules renversés, et mon frère s'engagea dans Belzize Road.

Il échappa à la débandade, et, contournant la route d'Edgware, il atteignit cette localité vers sept heures, fatigué et mourant de faim, mais avec une bonne avance sur la foule. Au long de la route, des gens curieux et étonnés sortaient sur le pas de leur porte. Il fut dépassé par un certain nombre de cyclistes, quelques cavaliers et deux automobiles.

A environ un mille d'Edgware, la jante de sa roue cassa et la machine fut hors d'usage. Il l'abandonna au bord de la route et gagna le village à pied. Dans la grande rue, il y avait des boutiques à demi ouvertes et des gens s'assemblaient sur les trottoirs, au seuil des maisons et aux fenêtres, considérant, avec ébahissement, les premières bandes de cette extraordinaire procession de fugitifs. Il réussit à se procurer quelque nourriture dans une auberge.

Pendant quelque temps, il demeura dans le village, ne sachant plus quoi faire; le nombre des fuyards augmentait et la plupart d'entre eux semblaient, comme lui, disposés à s'arrêter là. Nul n'apportait de plus récentes nouvelles des Marsiens envahisseurs.

La route se trouvait déjà encombrée, mais pas encore complètement obstruée. Le plus grand nombre des fugitifs étaient à cette heure des cyclistes, mais bientôt passèrent à toute vitesse des automobiles, des cabs et des voitures de toute sorte, et la poussière flottait en nuages lourds sur la route qui mène à St Albans.

Ce fut, peut-être, une vague idée d'aller à Chelmsford où il avait des amis, qui poussa mon frère à s'engager dans une tranquille petite rue se dirigeant vers l'est. Il arriva bientôt à une barrière et, la franchissant, il suivit un sentier qui inclinait au nord-est. Il passa auprès de plusieurs fermes et de quelques petits hameaux dont il ignorait le nom. De ce côté, les fugitifs étaient très peu nombreux et c'est dans un chemin de traverse, aux environs de High Barnet, qu'il fit par hasard la rencontre de deux dames dont il fut, dès ce moment, le compagnon de voyage. Il se trouva juste à temps pour les sauver.

Des cris de frayeur, qu'il entendit tout à coup, le firent se hâter. Au détour de la route, deux hommes cherchaient à les arracher de la petite voiture dans laquelle elles se trouvaient, tandis qu'un troisième maintenait avec difficulté le poney effrayé. L'une des dames, de petite taille et habillée de blanc, se contentait de pousser des cris; l'autre, brune et svelte, cinglait, avec un fouet qu'elle serrait dans sa main libre, l'homme qui la tenait par le bras.

Mon frère comprit immédiatement la situation, et, répondant à leurs cris,



Il prit sa course et descendit le chemin à la poursuite de la voiture...

s'élança sur les lieux de la lutte. L'un des hommes lui fit face; mon frère comprit à l'expression de son antagoniste qu'une bataille était inévitable, et, boxeur expert, il fondit immédiatement sur lui et l'envoya rouler contre la roue de la voiture.

Ce n'était pas l'heure de penser à un pugilat chevaleresque, et, pour le faire tenir tranquille, il lui asséna un solide coup de pied. Au même moment, il saisit à la gorge l'individu qui tenait le bras de la jeune dame. Un bruit de sabot retentit, le fouet le cingla en pleine figure, un troisième antagoniste le frappa entre les yeux, et l'homme qu'il tenait s'arracha de son étreinte et s'enfuit rapidement dans la direction d'où il était venu.

A demi étourdi, il se retrouva en face de l'homme qui avait tenu la tête du cheval, et il aperçut la voiture s'éloignant dans le chemin, secouée de côté et d'autre, tandis que les deux femmes se retournaient. Son adversaire, un solide gaillard, fit mine de le frapper, mais il l'arrêta d'un coup de poing en pleine figure. Alors, comprenant qu'il était abandonné, il prit sa course et descendit le chemin à la poursuite de la voiture, tandis que son adversaire le serrait de près et que le fugitif, enhardi maintenant, accourait aussi.

Soudain il trébucha et tomba; l'autre s'étala de tout son long par-dessus lui et, quand mon frère se fut remis debout, il se retrouva en face des deux assaillants. Il aurait eu peu de chances contre eux si la dame svelte ne fût courageusement revenue à son aide. Elle avait été, pendant tout ce temps, en possession d'un revolver, mais il se trouvait sous le siège quand elle et sa compagne avaient été attaquées. Elle fit feu à six mètres de distance, manquant de peu mon frère. Le moins courageux des assaillants prit la fuite, et son compagnon dut le suivre en l'injuriant pour sa lâcheté. Tous deux s'arrêtèrent au bas du chemin, à l'endroit où leur acolyte gisait inanimé.

— Prenez ceci, dit la jeune dame en tendant son revolver à mon frère.

— Retournez à la voiture, répondit-il en essuyant le sang de sa lèvre fendue.

Sans un mot — ils étaient tous deux haletants — ils revinrent à l'endroit où la dame en blanc tâchait de maintenir le poney.

Les voleurs, évidemment, en avaient eu assez car jetant un dernier regard vers eux, ils les virent s'éloigner.

— Je vais me mettre là, si vous le permettez, dit mon frère, et il s'installa à la place libre, sur le siège de devant.

La dame l'examina à la dérobée.

— Donnez-moi les guides, dit-elle, et elle caressa du fouet les flancs du poney. Au même moment, un coude de la route cachait à leur vue les trois compères.

Ainsi, d'une façon tout à fait inespérée, mon frère se trouva, haletant, la bouche ensanglantée, une joue meurtrie, les jointures des mains écorchées, parcourant en voiture une route inconnue, en compagnie de ces deux dames. Il apprit que l'une était la femme, et l'autre la jeune sœur d'un médecin de Stanmore qui, revenant au petit matin de voir un client gravement malade, avait appris, à quelque gare sur son chemin, l'invasion des Marsiens. Il était revenu chez lui en toute hâte, avait fait lever les deux femmes — leur servante les avait quittées deux jours auparavant — empaqueté quelques provisions, placé son revolver sous le siège de la voiture (heureusement pour mon frère) et leur avait dit d'aller jusqu'à Edgware, avec l'idée qu'elles y pourraient prendre un train. Il était resté pour prévenir les voisins. Il les rattraperait, avait-il dit, vers quatre heures et demie du matin. Il était maintenant neuf heures, et elles ne l'avaient pas encore vu. N'ayant pu séjourner à Edgware, à cause de l'encombrement sans cesse croissant de l'endroit, elles s'étaient engagées dans ce chemin de traverse. Tel fut le récit qu'elles firent par fragments à mon frère, et bientôt ils s'arrêtèrent de nouveau aux environs de New Barnet. Il leur promit de demeurer avec elles au moins jusqu'à ce qu'elles aient pu décider de ce qu'elles devaient faire ou jusqu'à ce que le docteur arrivât, et afin de leur inspirer confiance il leur affirma qu'il était excellent tireur au revolver — arme qui lui était tout à fait étrangère.

(A suivre.)

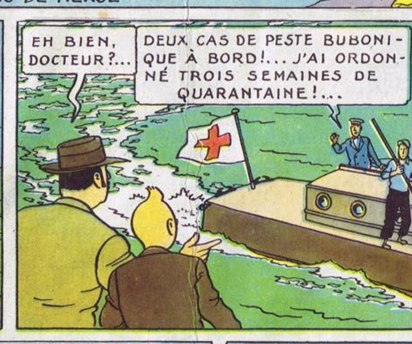
Illustrations de E.-P. Jacobs.


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ


MILLE MILLIONS DE MILLE MILLIARDS DE MILLE SABORDS! LE SIGNAL DE LA QUARANTAINE!...


C'EST POUR FÊTER L'ANNIVERSAIRE DU COMMANDANT?
METTRE UN NAVIRE EN QUARANTAINE, MOUSSAILLON, SIGNIFIE LE TENIR À L'ÉCART PENDANT UN CERTAIN TEMPS, POUR ÉVITER LA CONTAGION!...


VOILÀ LA VEDETTE QUI REVIENT...


EH BIEN, DOCTEUR?...
DEUX CAS DE PESTE BUBONIQUE À BORD!... J'AI ORDONNÉ TROIS SEMAINES DE QUARANTAINE!...


VOUS AVEZ ENTENDU... J'EN SUIS DÉSOLÉ POUR VOUS... IL VA FALLOIR VOUS ARMER DE PATIENCE...
OUI... ÉVIDEMMENT... DITES-MOI, CE DOCTEUR, N'EST-CE PAS UN INDIEN?


UN QUICHUA, EN EFFET... MAIS, POURQUOI?...
OH! POUR RIEN... UNE SIMPLE QUESTION...


Quelques minutes plus tard...
TROIS SEMAINES, MILLE SABORDS!... TROIS SEMAINES AVANT MÊME DE SAVOIR SI, OUI OU NON, TOURNESOL EST À BORD DE CE CARGO DE TONNERRE DE BREST!...


PAS QUESTION D'ATTENDRE TROIS SEMAINES!... CETTE NUIT-MÊME, NOUS SERONS FIXÉS!...
COMMENT, CETTE NUIT-MÊME?


PARCE QUE, CETTE NUIT, J'IRAI À BORD DU "PACHACAMAC"!
CETTE NUIT?... VOUS?... ET LA PESTE, MALHEUREUX?... LA PESTE, HEIN, VOUS L'OUBLIEZ?


CAPITAINE, JE PARIE CE QUE VOUS VOULEZ QUE TOUT LE MONDE, À BORD DU "PACHACAMAC", SE PORTE COMME VOUS ET MOI!...

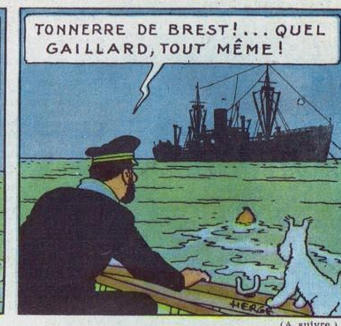

MAIS, SAPERLIPOPETTE, LE DOCTEUR A POURTANT...
LE DOCTEUR EST UN INDIEN, CAPITAINE!... UN INDIEN QUICHUA!... ALORS, ÇA NE VOUS DIT RIEN?...


Et la nuit venue...

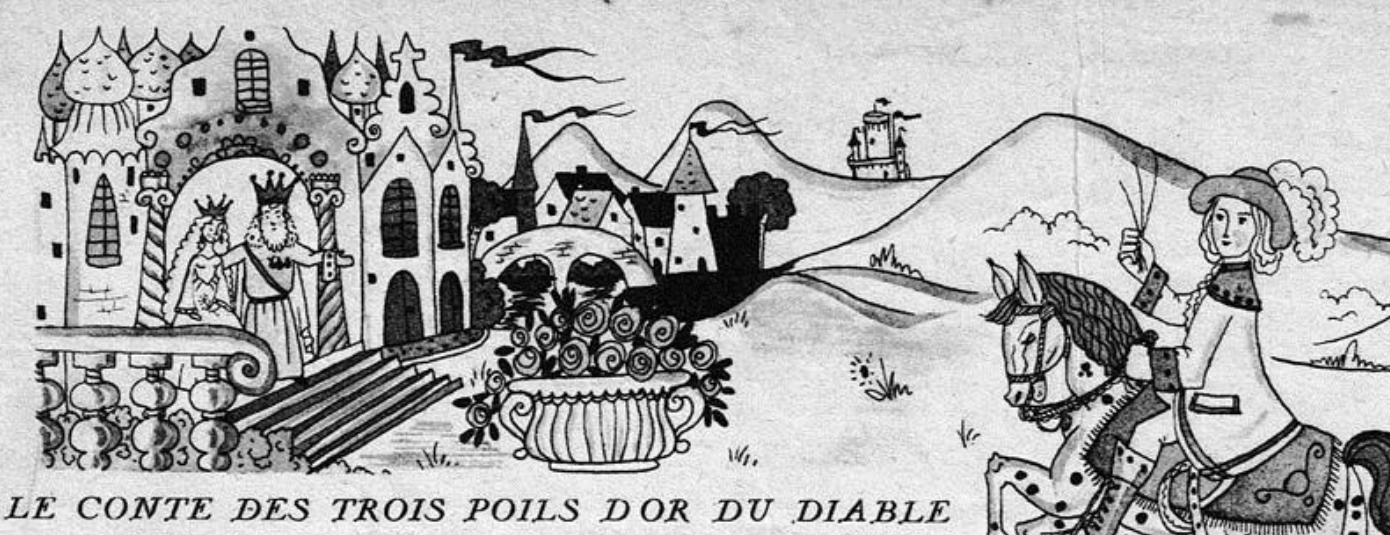

HOP!... N'ALLONS PAS PLUS LOIN... ON POURRAIT NOUS VOIR...
BON, ÇA VA... ALORS VOUS ÊTES TOUJOURS DÉCIDÉ?... JE VOUS AI DIT QU'IL Y AVAIT DES REQUINS PAR ICI...


BAH! DES REQUINS... À CETTE HEURE-CI, ILS DOIVENT DORMIR TRANQUILLEMENT, COMME TOUT LE MONDE...
COMME VOUS VOUDREZ!...


VOILÀ... ALORS, C'EST ENTENDU: SI, DANS DEUX HEURES, JE NE SUIS PAS REVENU, VOUS AVERTISSEZ LA POLICE... AU REVOIR, CAPITAINE... ET TOI, MILOU, SOIS BIEN SAGE...
BONNE CHANCE, FISTON...


TONNERRE DE BREST!... QUEL GAILLARD, TOUT MÊME!
HERGÉ

(A suivre.)



LE CONTE DES TROIS POILS D'OR DU DIABLE

Il y avait une fois un gentil petit soldat qui s'était épris d'une princesse. Il se rendit auprès du roi, et lui demanda sa fille en mariage.

— Je veux bien dit le roi, à condition que tu m'apportes au préalable les trois poils d'or du diable.

— Sire, vous les aurez, répondit le soldat sans hésiter, et il s'en fut vers l'enfer.

Après trois jours de voyage il atteignit l'enceinte d'une grande ville, mais les habitants lui déclarèrent qu'il ne pourrait y entrer que s'il répondait à la question suivante : « Pourquoi notre arbre d'or ne fleurit-il plus ? »

— Je vous le dirai en revenant d'où je vais, dit le soldat, et on le laissa passer.

Vers le soir du deuxième jour il arriva devant une autre ville. Et là aussi on refusa d'abord de le laisser passer s'il ne pouvait répondre à une question. Et cette question était : « Qui a tari notre source de vin? »

— Je vous le dirai en revenant d'où je vais, dit le soldat et on le laissa passer.

Le troisième jour il arriva sur le bord d'une rivière. Un passeur semblait l'attendre pour le conduire sur l'autre rive où se trouvait la grande porte de l'enfer.

— Batelier, demanda le soldat, peux-tu me passer de l'autre côté ?

— Oui, à condition que tu me dises comment je pourrai changer de métier, répondit le passeur.

— Je te le dirai en revenant d'où je vais, dit le soldat. Et le batelier le passa.

Lorsqu'il eut franchi la grande porte de l'enfer, le soldat se dirigea vers la demeure du diable. Il fit retentir le heurtoir et la femme du diable lui ouvrit.

— Que viens tu faire ici ? lui demanda-t-elle. Tu n'es pas encore mort ! Retourne dans ton pays.

— Non, répondit le soldat, je ne m'en irai pas d'ici sans savoir pourquoi l'arbre d'or ne fleurit plus, pourquoi la source de vin est tarie et de quelle manière le batelier des âmes pourrait changer de métier. Et puis, il me faut, de plus, les trois poils d'or du diable.

— Heureusement qu'il ne t'entend pas ! murmura la femme du diable. Il t'apprendrait ce qu'il en coûte de parler de ses trois poils d'or ! Mais cela ne fait rien ! Tu m'es sympathique... Et comme tu es le premier vivant à franchir le seuil de cette demeure, tu sauras ce que tu veux savoir et tu auras les trois poils d'or du diable.

Au même moment la femme du démon changea le soldat en fourmi et le dissimula dans les plis de sa jupe. Il était temps. Quelques instants plus tard le diable faisait son apparition. Il laissa tomber sa tête sur la table d'un air las, et dit :

— Les puces me mordent; attrappe-les-moi, femme, je te l'ordonne !

Puis, aussitôt, il s'endormit. Tout en cherchant ses puces, sa femme lui tira un premier poil d'or. Le diable s'éveilla en sursaut mais sa femme fit semblant d'être endormie.

— Qu'est-ce que cela signifie, s'exclama le diable, tu dors ?

— Oui... je rêvais que l'arbre d'or ne fleurissait plus. Comment cela se fait-il ?

— Parce qu'il y a une souris des champs qui en ronge les racines, répondit le diable, et il se rendormit.

Sa femme lui tira un deuxième poil d'or. Le diable, de nouveau, se réveilla d'un bond. Mais la commère fit encore semblant de dormir.

— Parbleu, te voilà derechef assoupie ! s'écria le diable.

— Oui... je rêvais que la source de vin était tarie... en connais-tu la raison ?

— Elle est simple... c'est un crapaud qui la bouche.

Le diable se rendormit encore et sa femme, très rapidement... hop... lui tira le troisième poil d'or. Le diable se réveilla en colère et gronda violemment son épouse qu'il voyait replongée dans le sommeil...

— Mais c'est inconcevable, cela ! Voilà que tu dors de nouveau !

— Je rêvais que le batelier voulait changer de métier... sais-tu comment il pourrait le faire ?

— Il n'a qu'à le céder à un autre.

Et sur ces mots le diable se rendormit définitivement.

La femme rendit à la fourmi dissimulée dans les plis de sa jupe, sa forme primitive. Et lorsque le petit soldat se fut dressé devant elle, elle lui tendit les trois poils d'or.

Alors, le jeune homme retourna sur ses pas et atteignit bientôt la rivière de l'enfer.

— Batelier, si tu consens à me passer de l'autre côté, je te dirai de quelle manière tu peux changer de métier.

— Volontiers, fit le batelier, et il transporta le voyageur sur l'autre rive.

A peine à terre le soldat s'éloigna en criant :

— Tu n'as qu'à le céder à un autre.

Il revint dans la ville où la source de vin ne coulait plus et il expliqua aux habitants que c'était à cause d'un crapaud. Et bientôt, en effet, les gens trouvèrent le maudit crapaud qui bouchait la source. Dès qu'ils l'eurent capturé la source se remit à couler. Ils en conçurent une telle joie qu'ils donnèrent au soldat une armée de 1.000 cavaliers et de 10.000 fantassins. A la tête de ses troupes, le soldat marcha vers la deuxième ville, où l'arbre d'or ne fleurissait plus. Il dit aux habitants que c'était à cause d'une souris des champs qui en rongeait les racines. On attrapa la souris et l'arbre, aussitôt, refleurit. Les citadins furent si heureux de ce miracle qu'ils offrirent au soldat 1.000 mulets chargés de sacs d'or. Mais notre soldat ne s'attarda pas. Muni de toutes ses richesses, entouré de sa formidable armée et serrant précieusement dans sa main les trois poils d'or du diable, il se rendit au palais du roi. Le Souverain qui le croyait mort, fut très étonné de le revoir. Il voulut même renier sa parole.

— Un roi, dit-il, ne donne pas sa fille à un simple fantassin !

Mais le courageux petit soldat, qui était de plus en plus amoureux de la princesse, ne voulut rien entendre des mauvaises raisons du roi. Il assiégea la ville et avec son armée prit bientôt le palais royal d'assaut.

Lors, il épousa sitôt la princesse et ils furent très heureux. Quand le roi s'aperçut que les sacs portés par les mulets étaient remplis d'or son visage s'illumina. Et il devint le plus heureux des rois !

T.T.

notre GRAND CONCOURS

CINQUIEME EPREUVE

VOICI, chers amis, la suite du grand concours organisé par TINTIN.

Nous vous rappelons que tous nos lecteurs peuvent y participer. Les points gagnés par les concurrents seront additionnés et le classement se fera à la fin du concours.

Vos réponses devront parvenir au journal jeudi prochain 23 janvier au plus tard.

Les concurrents sont priés d'inscrire, dans le coin gauche de leur enveloppe, la mention: «CONCOURS ». Ils annexeront à leur envoi le bon de participation figurant au bas de cette page.

Attention !

Chaque réponse devra porter en CARACTERES D'IMPRIMERIE, les nom, prénoms et adresse complète du concurrent.

PRIX

Le grand concours de TINTIN est doté de prix magnifiques. On peut y gagner :

- Un poste de T.S.F. « HOWARD » 901 A.I. offert par les usines STAAR, rue Vander Stichelen, 62-64, à Bruxelles
- Une bicyclette
- Un train électrique
- Une trottinette
- Un ballon de foot-ball
- Des albums TINTIN
- Une paire de patins à roulettes

et 250 autres prix parmi lesquels figurent des baptèmes de l'air, des abonnements à TINTIN, de nombreux jeux, etc...



C'est un rébus que nous soumettons aujourd'hui à votre sagacité. Le rébus, comme vous le savez sans doute, est un jeu qui consiste à reconstituer à l'aide de lettres, d'images ou de fragments d'images, une phrase possédant un sens précis. (Voir à titre d'exemple votre petit Larousse.)

PREMIERE QUESTION

— Quelle est la signification du rébus ci-dessus ?

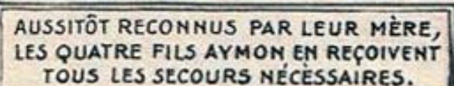
DEUXIEME QUESTION

— Quelle est la page que vous préférez dans votre TINTIN ?

N'oubliez pas, chers amis, de nous faire parvenir vos réponses à temps, munies du bon de participation. Et bonne chance !

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY























(A suivre.)

LES ENTRETIENS DU CAPITAINE HADDOCK



BONJOUR, Tintin. N'as-tu pas envie de devenir marin ?

— J'aime beaucoup la mer, capitaine, vous le savez. Mais ma vie de reporter est trop passionnante pour que je l'abandonne... Au fait, pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que j'ai précisément en poche le programme de l'Ecole de Marine de l'Etat; un petit voisin, qui rêve de naviguer, me l'avait demandé.

— Cela tombe bien, capitaine. Vos entretiens semblent faire naître parmi nos amis des vocations de marins : plusieurs d'entre eux m'écrivent afin de savoir quelles études il faut faire pour le devenir. Profitez-en donc pour leur donner les renseignements utiles.

— Volontiers, Tintin.

L'Ecole de Marine a été instituée par le Roi Albert. Elle comprend :

La division inférieure, ouverte aux novices;

La division moyenne qui a pour objet le perfectionnement du personnel marin inférieur ainsi que la formation de sous-officiers de port et de machines;

La division supérieure, qui forme particulièrement des officiers et des sous-officiers à certaines branches de la navigation, tant pour les besoins de la marine de l'Etat que de la navigation en général et, notamment, de la navigation en temps de guerre.

L'enseignement est gratuit. Les élèves internes ou demi-pensionnaires paient un minerval. Des faveurs pécuniaires peuvent être accordées aux élèves belges; elle consistent en l'octroi de « bourses ».

Les cours sont donnés du 1er octobre au 30 juin.

Pour être admis dans la division inférieure, il faut avoir de quatorze à seize ans; pour la division moyenne, seize ans au moins; pour la division supérieure, dix-huit ans.

Voici, sommairement, ce qu'on étudie dans la division inférieure, à Ostende : Instruments nautiques - Météorologie - Technique maritime - Hygiène - Langues. On y pratique de nombreux exercices maritimes, en rade et à la mer.

Dans la division moyenne, à Ostende, on forme : des matelots - des quartiers-maîtres de pont - des maîtres d'équipage - des soutiers - des chauffeurs - des quartiers-maîtres de machines - des machinistes-motoristes.

La division supérieure d'Ostende forme : des sous-officiers et officiers de pont - des sous-officiers et officiers de machines - des sondeurs-hydrographes.

— Avez-vous le programme détaillé de toutes ces études, capitaine ?

— Bien sûr, Tintin. Mais la place nous manque pour en donner le détail à nos amis; cela prendrait bien cinq de ces entretiens.

— Alors, de quelle manière nos amis pourraient-ils se renseigner plus complètement ?

— Ils n'ont qu'à écrire à l'Administration de la Marine, 90, rue de la Loi, à Bruxelles. On leur enverra le règlement détaillé, dans les deux langues.

— Et, dites-moi, capitaine, est-ce qu'il y a beaucoup de jeunes gens qui fréquentent cette Ecole ? J'ai souvent entendu dire que les Belges se désintéressent des choses de la mer ?

— C'est un peu vrai, hélas ! Pourtant, il faut reconnaître que divers mouvements de propagande ont fait beaucoup pour donner le goût de l'eau aux jeunes (pas comme boisson, bien sûr !) : les divers clubs de sports nautiques, les scouts marins, les cadets, les clubs de modèles et maquettes. Depuis la libération, il semble que pas mal de jeunes désirent faire leur carrière dans la marine, et que l'Ecole d'Ostende reçoive beaucoup de demandes. C'est une excellente chose, car la sélection pourra se faire par la qualité, et notre pays y gagnera une plus belle marine.

— Et qu'y a-t-il à l'étranger, capitaine ?

— Beaucoup d'écoles intéressantes, notamment en France et en Hollande; j'en parlerai dans une prochaine chronique.

★

Max COPPENS, Bruxelles. — Voici quelques-uns des très nombreux bateaux de cette guerre : le « Terrible », (contre-torpilleur français), le « Strasbourg » (cuirassé français), le « Bearn » (porte-avions français), le « Richelieu » (cuirassé français), l'« Ajax » et le « Southampton » (croiseurs anglais), le « King Georges V » (le dernier cuirassé anglais), l'« Hermes » (porte-avions anglais), le « Graf Spee » (cuirassé de poche allemand), etc.

Etienne MARCIER, Bruxelles. — J'ai transmis ta demande à un spécialiste. Les toiles caoutchoutées nécessaires pour ces embarcations sont encore absolument introuvables ; aussitôt que l'on pourra envisager une telle construction, on éditera des plans et l'on préparera le matériel pour les amateurs. Nous en reparlerons en temps opportun !...

Roger HALOFFE, Nivelles. — Pour savoir « comment de lourds bateaux savent tenir sur la mer », reporte-toi à mon entretien sur le *déplacement*, ou plutôt, comme tu es encore très jeune, demande à ton papa de t'expliquer cet entretien.

Roland POESMANS, Schaerbeek. — Je suppose que tu veux parler de Saint-Domingue, capitale de la République Dominicaine, dont les habitants s'appellent les Dominguois, ou Dominicains. Cet endroit se trouve à quelque 4.000 kilomètres d'ici

PETITE HISTOIRE DE LA MARINE

La caravelle SANTA MARIA de Christophe Colomb. De 27 m. de long sur 8 m. de large, ce navire portait quatre voiles latines, un château d'avant et un château d'arrière. Il avait à son bord quatre-vingt-dix hommes d'équipage. Quant à sa vitesse, elle pouvait atteindre par bon vent 7 milles à l'heure. La SANTA MARIA mit trente-cinq jours pour aller de Palos (Espagne) à San Salvador (Amérique).

JOJO COW-BOY

par LE RALLIC



































(A suivre.)

TINTIN *vous raconte*

LA LEGENDE DU JUIF-ERRANT

LORSQUE, en l'an 70, Jerusalem eut succombé sous les coups du Romain Titus, les Juifs se dispersèrent dans le monde.

Et, de bonne heure, naquit la légende du Juif Errant, qui rassemble sur la tête d'un seul homme les tribulations de tout un peuple.

Dès avant le 13e siècle, l'histoire était connue ; nul n'en mettait en doute l'authenticité. On se disputait seulement au sujet de la personnalité véritable de l'éternel voyageur. L'un disait qu'il était Malchus, à qui Saint-Pierre avait coupé l'oreille dans le Jardin des Oliviers, lors de l'arrestation de Jésus, l'autre assurait qu'il s'agissait du mauvais larron accomplissant sa pénitence sur terre. Quelques uns voyaient en lui Pilate lui-même, mais cette opinion était peu suivie.

Les pèlerins revenant de Palestine étaient interrogés avec avidité, car l'on supposait avec quelque raison que le Juif Errant devait circuler principalement en Orient.

Le premier témoignage précis à son sujet fut fourni par un Arménien venu visiter le fameux monastère de Saint-Alban, en Angleterre.

Il raconta que le Juif Errant était un certain Cartaphilus, portier du prétoire lors de la Passion, et que cet homme sans cœur ayant violemment poussé le Seigneur dans le dos en criant : « Va donc plus vite, Jésus, va !... pourquoi t'arrêtes-tu ? » s'était entendu répondre : « Je vais, mais toi tu attendras jusqu'à ce que je revienne... »

Cartaphilus, précisa l'Arménien, avait trente ans à cette époque. Il avait atteint ensuite sa centième année, puis était devenu malade et était tombé en léthargie. Revenu à la vie, il avait miraculeusement retrouvé ses trente ans, et, avec une redoutable régularité, le même étrange phénomène s'était reproduit depuis.

Ayant reçu le baptême, Cartaphilus, qui avait pris le nom de Joseph, attendait avec piété le Jugement dernier.

L'Arménien prétendait connaître à merveille l'extraordinaire attardé, avec qui il disait même avoir dîné.

Ceci se passait vers 1245.

En 1542, un homme, à longs cheveux, les pieds nus malgré le froid rigoureux, fut aperçu dans une église de Hambourg. Tout le temps du sermon, il ne cessa de se frapper la poitrine chaque fois que retentissait le nom de Jésus-Christ. Interrogé, il déclara qu'il était un cordonnier de Jérusalem, appelé Ahasverus. Ayant, dit-il, crié le plus fort parmi la foule de ceux qui avaient réclamé la mort du Seigneur, il s'était ensuite posté devant sa porte, un de ses enfants sur le bras, pour voir Jésus monter au Golgotha. Le divin condamné s'était appuyé un moment contre la maison pour se reposer, Ahasvérus l'avait repoussé avec des injures. « Je m'arrêterai et je me reposerai, lui avait dit le Christ, et toi tu chemineras ».

Aussitôt, poussé par une force surhumaine, le méchant avait déposé l'enfant, avait suivi le cortège, avait assisté à la crucifixion, puis était parti au hasard et errait depuis ce jour, espérant toujours la fin de ses misères.



En 1575, Christophe Eslinger et Jacobus, envoyés par le duc de Holstein à Madrid pour y réclamer le paiement des gens de guerre que leur maître avait amenés en 1571 au service du duc d'Albe, annoncèrent qu'ils avaient rencontré le sempiternel voyageur.

Un peu plus tard, on le signala, toujours marchant, sur la route de Strasbourg, partant pour les Indes occidentales.

En 1604, deux gentilshommes de la Cour d'Henri IV racontèrent qu'ils avaient eu une conversation avec lui.

A quelques mois de là, un savant jurisconsulte aperçut à Beauvais un vieillard qui annonçait à tout venant qu'il était le Juif Errant, mais il n'osa l'interroger, de crainte d'être taxé de crédulité naïve. Tout cela frappa si vivement l'imagination populaire, qu'une complainte naquit, que l'on chantait sur le vieil air des « Dames d'honneur », mais que devait supplanter celle, bien connue, que l'on composa plus tard.

On se redisait mille détails sur l'infatigable et fantastique voyageur. N'avait-il pas confié par exemple, à ceux qui lui avaient parlé à Lubeck, le 14 janvier 1603, qu'il n'avait ni bu, ni mangé, ni dormi depuis 16 siècles !

On l'aperçut, toujours pressé, en 1633, à Hambourg, en 1640, dans la forêt de Soignes où deux Bruxellois trinquèrent avec lui dans une auberge. Il leur dit s'appeler Isaac Laquedem, et fila sans avoir consenti à s'asseoir.

Il se présenta encore à Leipzig en 1642, puis courut un bruit tout à fait extravagant : des pèlerins revenant de Jérusalem certifièrent que le Juif ne s'était jamais éloigné de sa ville natale, et que les Turcs le retenaient prisonnier dans un souterrain, qu'il arpentait sans relâche !

Enfin, le 22 avril 1774, à six heures du soir, il entrait à Bruxelles. C'est de cette visite que date la célèbre complainte répandue à des millions d'exemplaires, ornés de raides gravures sur bois, qui commence ainsi :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif Errant ?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux !

Et ainsi de suite durant vingt-deux autres couplets !...

Depuis ce notable 22 avril 1774, nul n'a plus revu le Juif Errant.

ATTENTION !
A tout lecteur qui, entre le 19 décembre et le 31 janvier souscrira un abonnement d'un an au journal, il sera offert gratuitement un magnifique calendrier « TINTIN » pour l'année 1947.
Ceux qui sont dans l'impossibilité de remplir cette condition peuvent obtenir ce calendrier en versant la somme de frs. 10.— au C. C. P. 1909.16 des « Editions du Lombard », 55, rue du Lombard, à Bruxelles.

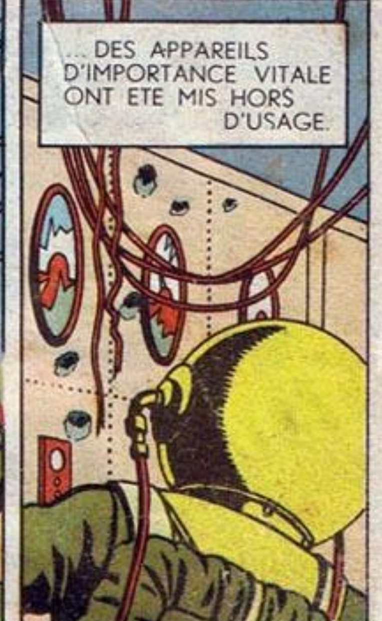
LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)









— MON CHER BLAKE, CELA VA MAL ! DES BLESSES ET DES APPAREILS DETRUITS !

— IL FAUT APPELER D'URGENCE LA BASE SECRETE. EN CODE, BIEN ENTENDU...







...Soins urgents nécessaires... Envoyez avion à notre rencontre... — Allo ! ici. Base S. — Ici. Base S... Entendons difficilement... Répétez... — Allo ! ici, G.R. Envoyez avion à notre rencontre... atterrissage au point B. 32... sommes approximativement par 23° Est...







(A suivre.)

« Les Editions du Lombard »
55, Rue du Lombard, Bruxelles.

Rédacteur en chef : André-D. Fernez

Editeur-Directeur : Raymond Leblanc
79, Rue Picard, Bruxelles.

Imprimé en Belgique sur les presses de